

Ce n'est pas une façon de dire adieu ou la nostalgie de la jeunesse en allée

Aurélien Boivin

Number 151, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44115ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boivin, A. (2008). *Ce n'est pas une façon de dire adieu ou la nostalgie de la jeunesse en allée*. *Québec français*, (151), 91–93.



Ce n'est pas une façon de dire adieu ou la nostalgie de la jeunesse en allée

PAR AURÉLIEN BOIVIN

Deuxième roman de Stéfani Meunier, déjà l'auteure d'un recueil de nouvelles, *Au bout du chemin* (1999), et du roman *L'étrangère* (2005), *Ce n'est pas une façon de dire adieu* paraît en 2007 et est réédité en 2008 dans la collection « Boréal compact ».



De quoi s'agit-il ?

Ce n'est pas une façon de dire adieu, plus un roman d'atmosphères qu'un roman d'intrigue, met en scène trois jeunes, qui n'ont pas encore atteint la trentaine, qui se rencontrent par hasard mais qui sont incapables de se comprendre et de se rejoindre, de communiquer vraiment, de sortir de la solitude qui leur pèse, passant ainsi à côté d'un bonheur pourtant accessible. L'intrigue s'amorce au moment où Sean, musicien dans un groupe rock, débarque chez son ami Ralf, homme à tout faire au cimetière de Green-Wood à Brooklyn, comme il le fait depuis bientôt neuf ans, chaque fois que son groupe obtient un contrat dans un bar de la ville. C'est que Ralf, un amateur inconditionnel de musique, même s'il chante faux et ne joue d'aucun instrument, a été impressionné par le talent de celui qui est devenu son meilleur ami. Mais cette amitié est, un jour, mise à rude épreuve, quand, de retour d'une tournée, Sean apprend que Ralf, à la suite d'un véritable coup de foudre, a invité Héloïse, une jeune vendeuse dans une boutique de vêtements féminins, qui rêve de devenir coutière et designer de mode, à emménager chez lui. Sean souffre de cette présence et se sent à l'étroit, comme s'il n'avait pas voulu partager cette amitié avec une tierce personne, fût-elle une fille. Celle-ci d'ailleurs le lui rend bien, qui trouve cette présence encombrante au point de provoquer prises de bec et engueulades. Toutefois, l'amour naît entre les deux belligérants et Sean, sans doute par amitié, décide de partir en tournée dans une île des Caraïbes, où

il découvre que cet amour est plus fort qu'il ne le croyait. Revenu à New York, au terme de son contrat, il retrouve Héloïse, qui n'est plus la même depuis son départ, et il lui donne un long baiser, lui qui aurait bien voulu la prendre dans le stationnement même du bar, avant de fuir sans prévenir vers les Cantons-de-l'Est, laissant Ralf à sa solitude puisqu'Héloïse a sombré dans l'alcool et l'a trompé, tout en continuant de cohabiter avec lui, comme une étrangère. C'est la fin des rêves, de la jeunesse, de l'amitié. Ne reste plus pour chacun qu'une insoutenable, qu'une immense solitude.

Le titre

Il évoque la fuite de Sean, qui quitte l'île de Manhattan sans faire ses adieux, préférant sacrifier son amour pour Héloïse pour ne pas trahir son amitié pour Ralf, mais qu'il détruit de toute façon puisqu'il disparaît pour ne plus revenir. Il évoque aussi la situation devenue pour le moins étrange entre Ralf et Héloïse, qui en sont venus, en quelques mois de relation, à se saluer à peine, même s'ils partagent toujours le même appartement.

Le temps et le lieu. *Ce n'est pas une façon de dire adieu* se déroule pour une majeure partie dans le quartier de Sunset Park, à Brooklyn, qui contraste avec New York, une ville anonyme, celle du « patchwork. Avec son quartier des affaires et ses grands buildings, les quartiers des artistes, les quartiers riches avec leurs vieilles maisons beaucoup trop grandes et les quartiers plus modestes qui [...] rappelaient les quartiers de Montréal,

leurs petites maisons unifamiliales cordées les unes à côté des autres » (p. 83). Originaire de Staten Island, Ralf habite, depuis une dizaine d'années, cette ville qu'on voit à peine, tout comme Westmount, ville natale de Sean, où demeurent toujours ses parents à qui il rend visite, lui qui est parti en mauvais terme avec son père, qui méprise sa carrière de musicien. Sont encore évoqués une île non identifiée des Caraïbes, où Sean se réfugie pendant deux mois pour faire le point, Saint-Malo, en Bretagne, que visitent Ralf et Héloïse, voyage qui met déjà en lumière la précarité du couple, ainsi que l'écrit Ralf : [...] je crois bien que c'est à Saint-Malo que les choses ont commencé à changer entre Héloïse et moi. Comme une fissure dans la pierre » (p. 113). Il y a encore la fuite de Sean dans les Cantons-de-l'Est, région qu'on ne voit pas mais qui est témoin du naufrage du musicien déchu et déçu.

Cette intrigue se déroule à la fin des années 1960 et au début des années 1970, alors que la guerre du Vietnam s'enlise et que les Beatles connaissent la gloire. Sont aussi évoqués, dans la narration, des souvenirs d'enfance des trois protagonistes, l'absence d'un père pour Ralf, la haine que voue Sean à sa famille, son père en particulier, un être « [f]roid, fermé, impénétrable » (p. 184), qu'il a tant admiré dans sa petite enfance, mais qu'il a appris à détester au point de caresser le désir de « le frapper de toutes [s]es forces, en plein visage [et...] de voir sa tête de vieil homme rebondir durement sous l'impact » (p. 69). Sean, qui met un terme au

récit, auquel les trois protagonistes ont collaboré, évoque encore les années quatre-vingt, laissant deviner que ce récit a été écrit plusieurs années plus tard, qu'il a vu clair, tout comme le couple Ralf-Héloïse, ainsi que le précise Danielle Laurin : « Ce n'est qu'après coup, des décennies plus tard, qu'ils verront clair. Qu'il verront ce qu'ils auraient dû faire, dire, ne pas faire, ne pas dire. Et encore. Ils auront beau se rejouer le film au ralenti chacun pour soi, ils ne feront que retarder le moment où tout a basculé. Impossible de revenir en arrière. Trop tard. Il était trop tard² ». C'est ce que laisse entendre Ralf : « [...] si notre histoire était un film, il y aurait un blanc. Ou un noir. Je ne sais pas trop comment appeler ça. Il doit y avoir un mot, pour ce genre de choses. Il y aurait eu un moment silencieux, pendant lequel rien ne se serait passé. Peut-être que le réalisateur n'aurait pas trop su comment traiter cela lui non plus. Il aurait eu envie de mettre des messages publicitaires » (p. 169).

La structure

Elle fait l'originalité de *Ce n'est pas une façon de dire adieu*, dont la narration comporte trois voix, qui interviennent à tour de rôle et toutes à la première personne du singulier. Un tel procédé oblige parfois le lecteur à patienter quelques lignes, voire quelques paragraphes, avant de connaître l'identité du narrateur de tel ou tel chapitre. Le roman se compose de trois parties inégales, simplement numérotées. La première partie, qui pourrait s'intituler « Retrouvailles et rencontres à New York », compte neuf chapitres, dont quatre sont l'œuvre de Ralf, trois, de Sean et deux, d'Héloïse, qui vient tout juste de transformer le duo en trio. La deuxième partie, que l'on pourrait intituler « Co-habitation et triangle amoureux », est la plus longue. Cette partie compte 14 chapitres : Sean et Héloïse, qui ont appris à se détester avant de s'aimer, sont responsables tous deux de 5 chapitres, alors que Ralf en signe 4. La dernière partie, « Échecs amoureux et fuites dans la solitude », compte 8 chapitres, dont un seul est l'œuvre d'Héloïse, qui s'absente régulièrement de l'appartement, préférant les bars enfumés où elle sombre un moment dans l'alcool. Ralf et Sean en signent chacun trois. Le chapitre 24 est l'œuvre des

trois qui, à tour de rôle, font le point sur leurs problèmes.

Une telle technique n'est pas nouvelle, même si elle originale. On peut toutefois reprocher à la jeune romancière de ne pas avoir varié davantage le style des trois narrateurs. On ne sent aucune différence entre les trois narrateurs, ni dans l'écriture ni dans le choix du vocabulaire ou des images.

Les personnages

Sean. Originaire d'une famille aisée de Westmount, Sean, pas encore trentenaire, est pianiste et auteur-compositeur dans un groupe rock. Il caresse le rêve de présenter ses propres compositions sur les grandes scènes du monde, mais doit se contenter d'interpréter, dans des bars de l'Amérique et d'une île des Caraïbes, les grands succès de quelques groupes alors à la mode, dont les Beatles. C'est après un spectacle présenté dans un bar new-yorkais qu'il rencontre Ralf, qui l'invite à partager son appartement quand il se produira dans l'île de Manhattan. Naît alors une réelle amitié que l'entrée en scène d'une femme, Héloïse, met en péril. Sean se sent de trop, d'autant qu'Héloïse, avec qui il ne s'entend pas, du moins au début, l'accuse de prendre trop de place. Devenu secrètement amoureux, il accepte un contrat dans les îles du Sud. Il revient à New York avec l'intention de lui déclarer son amour. Mais elle refrène son élan, à contrecœur (p. 165), geste qu'elle regrettera puisque le jeune homme fuit au Canada, où il renoue avec la solitude et tente d'oublier ses amis en se remémorant le désastre de sa vie, situation qu'il avait déjà annoncée si on lui enlevait la musique (p. 49-50).

Ralf. Orphelin de père dès l'âge de quatre ans, Ralf a été élevé par une mère protectrice et exigeante, dont il se sépare à l'adolescence en s'exilant à Brooklyn, où il est, depuis bientôt dix ans, homme à tout faire au cimetière Green-Wood. Introverti, il fuit le monde pour se réfugier dans son univers, en compagnie de son chien Lennon. Il ne veut surtout pas être remarqué et compte, dans cette ville anonyme, vivre sa vie comme il l'entend. Quand il rencontre Héloïse dans une bijouterie lui, le célibataire endurci, tombe amoureux de cette belle jeune fille, qui l'invite à souper. C'est la première fois

qu'il connaît une telle situation et il ne met guère de temps, en partageant sa vie avec elle, à se considérer comme « l'être humain le plus chanceux de la planète » (p. 59), se sentant même « quelqu'un d'autre dans une autre vie » (p. 60), « [h]eureux. Plein d'avenir » (*ibid.*). Mais Héloïse perturbe quelque peu ses habitudes. Quand il accepte de l'accompagner en Bretagne, il constate leurs différences et sent que ce voyage a transformé leurs rapports.

Héloïse. Vendeuse dans un magasin de vêtements pour dames, elle rêve d'être couturière et designer, quand elle entre dans la vie de Ralf et de Sean. Après avoir emménagé chez Ralf, elle apprend rapidement à détester Sean, qui lui dispute Ralf, elle qui est habituée à attirer l'attention (p. 91). Selon le vieux dicton, un poulailler ne tolère pas la présence de deux coqs. La situation a vite dégénéré, les accrochages aussi (*ibid.*). Point étonnant que Sean l'accuse d'être égoïste (p. 92). C'est uniquement pour elle qu'elle convainc Ralf de prendre des vacances et de l'accompagner à Saint-Malo. Elle y subit d'ailleurs une réelle transformation : « Quand j'ai regardé cette petite île pour la première fois, en sachant que quelqu'un y était enterré, j'ai compris que ça faisait un bout de temps que je n'étais plus moi-même. Peut-être que c'était normal, que c'était ce que ça faisait de vivre avec quelqu'un. On essayait de plaire, de cacher ses imperfections, on était influencé par la caractère de l'autre. Et on finissait par devenir autre » (p. 115). Elle ne trouve pas le bonheur auprès de son compagnon, qu'elle finit par tromper, même si elle partage toujours son appartement en véritable étrangère et même si, chose surprenante, elle lui propose, malgré la situation bancale du couple, de lui faire un enfant, acceptant de renoncer à l'alcool et de devenir adulte.

D'autres personnages gravitent autour des membres de ce trio, dont le chien **Lennon**, qui n'en est pas moins important, lui qui comprend les malheurs de chacun. Il y a aussi les membres du groupe rock de Sean, dont **Janice**, la chanteuse, qui offre son amour à Sean, qui s'en rend compte trop tard car elle s'est suicidée. Sont évoqués aussi le père de Sean et son frère architecte, qui souffre de troubles obsessionnels compulsifs (p. 66), le père absent de

Ralf qu'il aurait bien aimé connaître, sa mère qui lui rend visite à quelques reprises, et l'oncle d'un ami d'enfance, Robert Roberts, qu'il visite dans son chalet dans le Maine et avec qui il entretient une correspondance.

Les thèmes

La solitude. C'est assurément le thème dominant. Les membres du trio sont incapables de se rejoindre et sont condamnés à la solitude, une solitude qui pèse, surtout sur les deux hommes, Ralf et Sean. Casanier, le premier supporte difficilement la présence des autres, ainsi que le prouve son métier d'homme à tout faire dans un cimetière où il ne croise que des morts. C'est pour tromper sa solitude que le second se réfugie chez son meilleur ami, lui qui ne tient pas en place, qui est en constants déplacements et qui trouve, au contact de Ralf, une espèce d'oasis de paix, de tranquillité, jusqu'à ce qu'Héloïse vienne troubler cette atmosphère. C'est aussi pour ne pas être seule que la jeune femme conseille Ralf dans une bijouterie et l'invite sans toutefois connaître son nom et lui, le sien. Mais cette vie plus rangée au sein du trio devient vite monotone pour elle qui déteste la routine. Quand Sean sent qu'il est de trop, qu'il aime secrètement Héloïse et qu'il ne veut pas tromper son ami, il décide de partir dans les îles, où il se cherche pendant les deux mois de son séjour et finit par découvrir qu'il aime vraiment Héloïse, elle qui rêve de changement, non pas tant dans ses amours, mais dans sa vie, d'où son désir de voir la mer, la vraie, celle qui contraste avec New York, ainsi qu'elle l'écrit (p. 102). Ralf est bien conscient que tout est changé entre lui et Héloïse, quand il écrit à la fin : « Nous étions toujours deux, mais nous étions seuls, plus seuls que si nous étions seuls » (p. 205). Même s'il a « toujours aimé la solitude », il avoue ne plus l'aimer, « parce que, écrit-il encore, pour la première fois de ma vie, je la sentais » (*ibid.*).

La peur. C'est aussi un thème important. Ralf avoue avoir quitté Staten Island et sa mère « comme on quitte ce qui nous fait peur » (p. 28). Solitaire, il craignait constamment d'être remarqué dans ce petit monde et, au contact de sa mère, de se sentir coupable de quelque chose. Mais il est conscient que « lorsqu'on fuit ce qui

nous fait peur, ça finit toujours par nous retomber dessus. J'ai eu peur de toute cette vie, de tout ce mouvement, de tout ce présent que ma mère portait en elle » (p. 30). C'est d'ailleurs ce même sentiment de culpabilité qui l'anime quand il assiste, impuissant, à l'échec de son couple. Il avoue encore une grande peur, à son réveil, après avoir passé une première nuit avec Héloïse, venue meubler sa solitude (p. 79). C'est cette même peur qui le fait hésiter à partir en vacances avec Héloïse en Bretagne, car il tient à sa routine. Il n'ira d'ailleurs pas vers la mer, comme le fait sa compagne, se contentant plutôt de la ville de Saint-Malo *intra muros* : « Je ne pouvais pas penser à la profondeur de la mer, je ne pouvais pas penser à ce qu'elle contenait et aux bateaux qui la traversaient sans avoir de la difficulté à respirer » (p. 112). Quel contraste avec l'attitude d'Héloïse qui, dès son arrivée, se jette comme une perdue à la mer avec laquelle elle signe un pacte de vie : « Peut-être que le vent et la mer de Saint-Malo avaient réveillé cette envie de tout avaler » (p. 116). Point étonnant qu'à partir de cet endroit de l'intrigue le couple commence à battre de l'aile. Ralf et Héloïse sont trop différents. Ajoutons que c'est la peur aussi qui force Sean à quitter New York, à partir vers les Cantons-de-l'Est : « J'avais beau essayer de me trouver de bonnes raisons d'être parti, aucune ne tenait la route. La musique n'avait rien à voir là-dedans. C'était la peur qui m'avait fait partir. La peur, c'est tout » (p. 211). Il regrette d'ailleurs sa décision, mais sait qu'il est désormais trop tard (p. 211). Fin des rêves et des illusions.

L'amitié. Ralf et Sean entretiennent une réelle amitié depuis près de dix ans. Ils sont comme deux frères, tant ils s'entendent bien quand ils se voient. Sean connaît même mieux son ami que son propre frère, dont il évoque le souvenir, après une visite à sa famille avec laquelle il a coupé les ponts, il y a plusieurs années. Cette amitié est toutefois mise à rude épreuve avec l'arrivée d'Héloïse. Si on peut dire qu'il y a peine d'amour, il y a aussi peine d'amitié.

Le sens du roman

Dans son roman, Stéfani Meunier a voulu montrer que l'amitié, comme la vie d'ailleurs, est quelque chose de

fragile, que la jeunesse est éphémère et qu'il faut accepter de quitter l'adolescence et affronter l'âge adulte. Ainsi que le prouvent les deux héros masculins, la romancière insiste aussi sur le temps qui fuit. Impossible pour les membres du trio de revenir en arrière car, comme le précise Sean : les Beatles se sont bel et bien séparés, puisqu'ils ne constituaient plus un groupe : « C'étaient quatre personnes qui jouaient ensemble, mais séparément [...]. Ce n'était plus seulement l'unité qui était partie. C'était l'amitié » (p. 133). Cette situation se répète dans le trio, après le retour de Ralf et Héloïse de Saint-Malo. Sean établit clairement ce lien : « [...] je pensais souvent à ça [ce mal qu'il ressent à l'audition d'un disque du groupe] quand je regardais Héloïse, après leur retour de Saint-Malo. Elle me faisait penser à la séparation des Beatles, à *Let It Be*. À la fin de l'unité. Elle n'était plus tout à fait pareille, plus tout à fait un membre de notre petit groupe, et encore moins un membre du couple qu'elle formait avec Ralf » (p. 133). Sean a beau vouloir chanter *Don't Let Me Down*, comme si tout allait comme avant, « comme si les Beatles n'étaient pas séparés, comme si on était encore en 1965 ou 1966, comme si la jeunesse existait toujours » (p. 174), rien n'y fait. Rien ne sera jamais plus comme avant, car « [l]a jeunesse, c'était fini. Le présent, c'était du passé. Quand les Beatles se sont séparés, ils ont inventé l'avenir » (p. 132). Un avenir rempli de silence, de solitude aussi, la solitude des trois membres du trio, devenus chacun une île. Et ce n'est pas sans raison que le chapitre 24 s'intitule « Les trois îles », laissant clairement entendre que Sean, Ralf et Héloïse ont évolué chacun de leur côté, ont mis un terme à leur jeunesse. Et ils ont beau fuir, ils ne la retrouveront plus jamais. Sean se rend compte que l'île dont il a si longtemps rêvé et qu'il a tant cherchée en parcourant le monde et en s'arrêtant dans des lieux qu'il a souvent détestés, était en lui, qu'il l'avait traînée avec lui. Il ne lui reste plus que des souvenirs. □

Notes

- 1 Montréal, Boréal, 2008, 213[1] p. (« Boréal compact », n° 196) [1^{re} édition : 2007].
- 2 Danielle Laurin, « L'art de la fuite », *Le Devoir*, 10 et 11 février 2007, p. F-3.